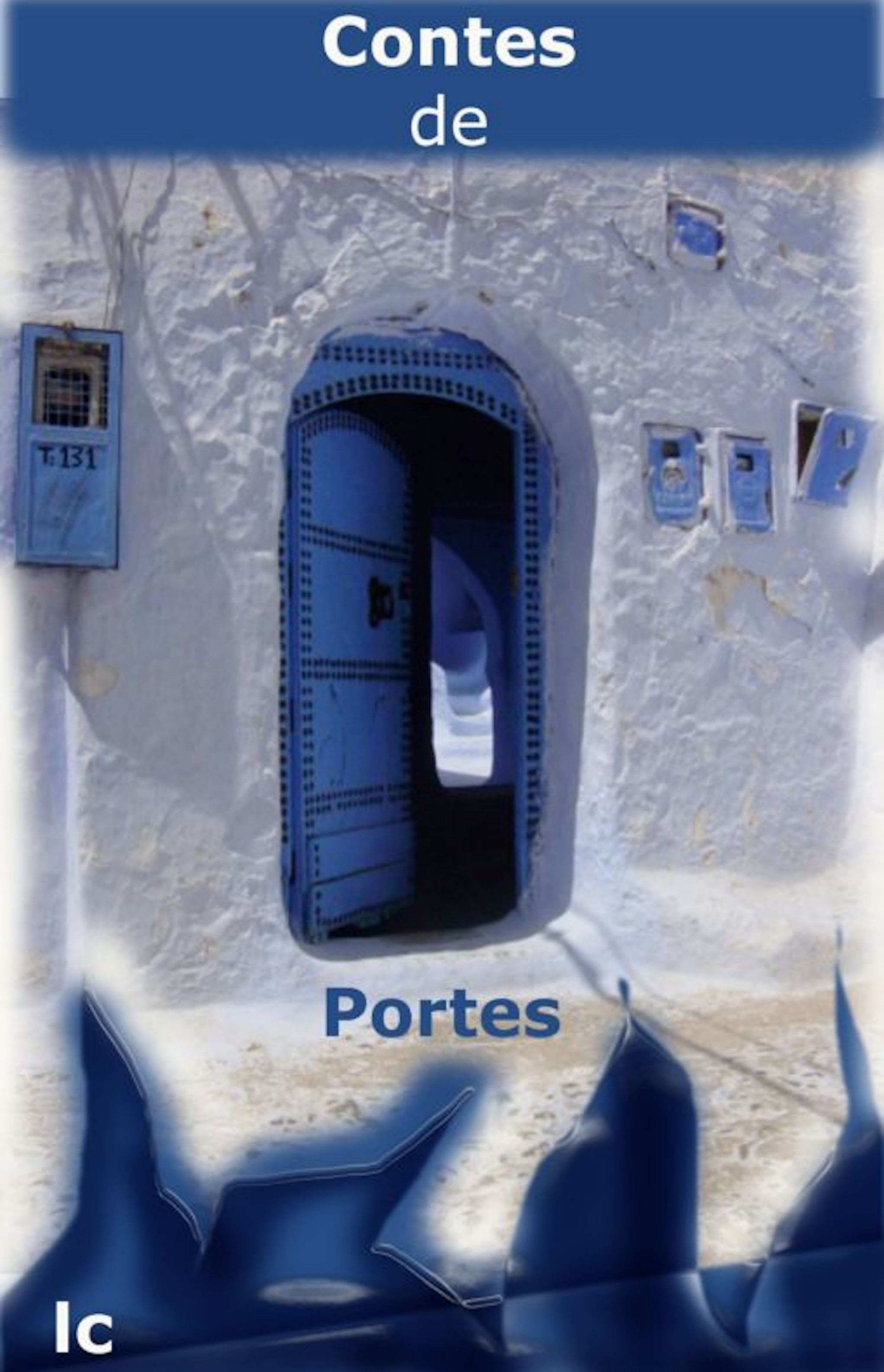
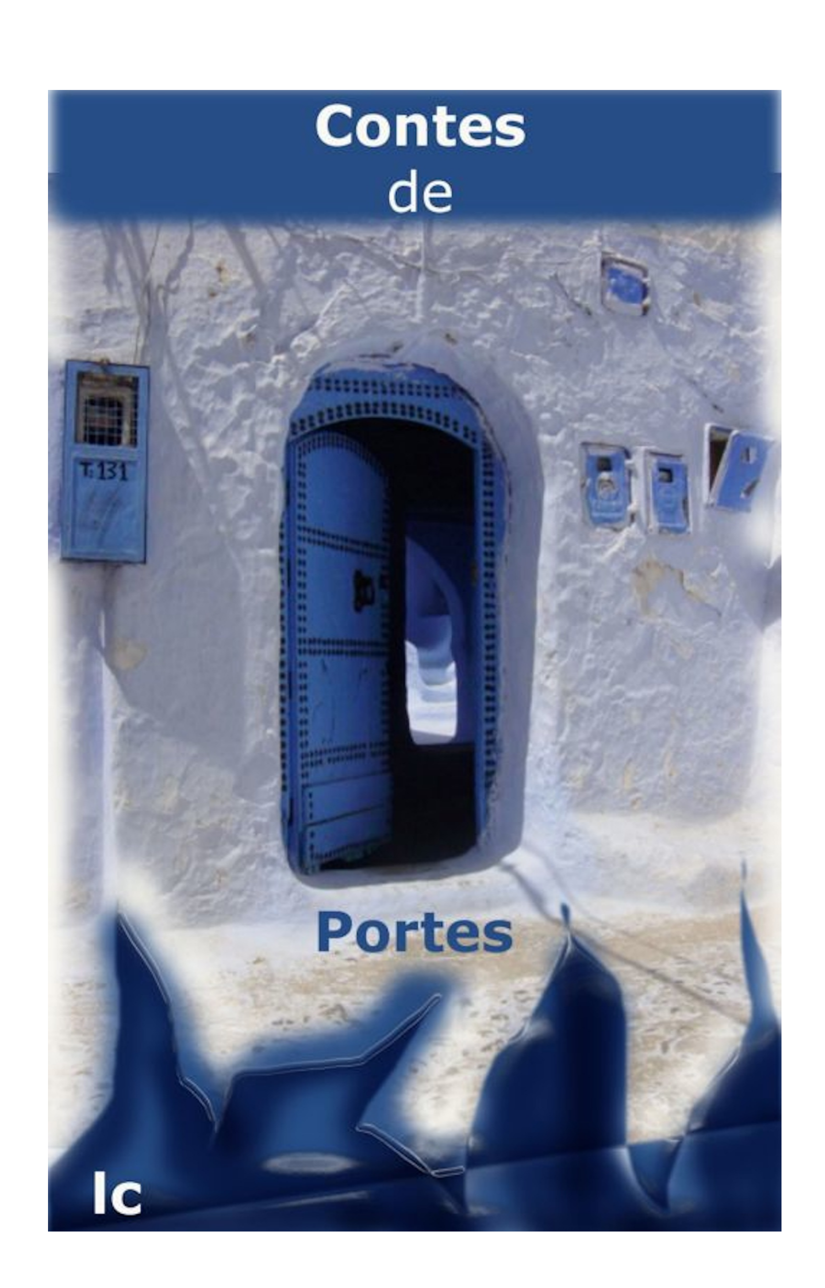

Contes
de
T:131
Portes
lc


Contes
de
Portes
lc
T:131

leïla chellabi

Contes de Portes marocaines

LCenteur

J’ai poussé la porte, sans frapper, juste parce qu’il y avait une porte superbe qui me tendait ses battants pourtant fermés, j’ai poussé l’un d’eux, et dans la clarté diffuse qui m’est apparue, je suis entrée comme dans une autre dimension. Auréolée de blanc arachnéen, j’ai touché du regard les lignes floues d’une sorte de jardin. Me croyant au paradis, j’ai avancé dans les senteurs qui émanaient de cette lumière alors que des fleurs se dressaient de part et d’autre de la petite allée où je marchais avec une extrême prudence.

D’un claquement doux, qui me fit quand même sursauter, le battant de la porte derrière moi s’était refermé. Personne à l’horizon fermé qui fondait sur moi sa clarté nuageuse. Personne. Et pourtant je ne me sentais pas seule, il y avait là des ombres légères qui bougeaient dans la brise douce qui me caressait le visage, il y avait une sorte de douceur comparable à un murmure indicible, muet, un souffle sur mon cœur qui s’y ouvrait, histoire de ne rien perdre de cette visite à personne où j’étais entrée malgré moi, juste parce qu’une belle porte m’avait offert de ses battants l’ouverture devinée.

Dans une sorte de ouate de lumière assez dense, j’avançais toujours avec précaution, histoire de ne

rien heurter, de ne pas me cogner, de n'agresser personne en cas de rencontre, mais personne, non, vraiment personne !
Quelque chose effleura ma jambe, et sans voix, je m'immobilisai soudain, pour ne pas perdre la sensation dont je ne devinais rien, un animal, peut-être ? Mais à part les senteurs alentour, je ne voyais pas grand-chose à part cette clarté dense un peu nuageuse. Je continuais donc à avancer en me demandant si je violais un espace ? Si c'était une propriété privée ? Si c'était un lieu interdit ? Bref, des questions idiotes puisque évidemment, j'étais dans un espace privé ! Et je le savais depuis le début, depuis que j'avais poussé le battant de cette porte en cèdre superbe. L'odeur du cèdre était encore très présente.
Et tout à coup, cette voix qui demandait :
– Comment êtes-vous entrée ? Cherchez-vous quelqu'un ? Qui êtes-vous ?
Ces trois questions me tombèrent dessus tout doucement, la voix était féminine, mais je pensais pourtant qu'elle venait d'un homme. Étrange sensation qui, je ne sais pourquoi, me glaça.
Puis ce fut ce souffle sur mon cou, je me retournai vivement, puis reculai d'un pas qui me plaça dos à un mur. Je faisais maintenant face à un homme jeune, une vingtaine d'années, sa voix était douce et assez mielleuse, des accentuations féminines m'avaient trompée, mais en même temps, j'avais vu juste, c'était bien un homme.

Et puis soudain, la clarté opaque, un peu nuageuse que je traversais en aveugle depuis le début de cette aventure que je venais de provoquer, faisait place à une lumière très vive, celle de ce début d'après-midi à Tanger, où j'étais arrivée la veille au soir.
L'homme était très brun, la peau basanée, les yeux noirs et perçants, sa voix ne lui allait pas du tout, et je ne pus m'empêcher de dire :
– Vous n'avez pas la voix de votre physique !
Ce qui le fit sourire avant de me répondre :
– Vous n'êtes pas la première à me le dire.
Un silence durant lequel je me sentais toute bête, ainsi le dos au mur, au propre et au figuré, je n'avais rien à répondre à ses trois questions, et je ne pouvais pas disparaître, mais j'en avais bien envie. Il le sentit, il continuait de sourire, il avait compris que je n'avais rien à faire là, que je ne cherchais personne mais que peut-être le destin m'avait poussée à entrer, qui sait ? Je ne le savais pas moi-même.
– Vous prendrez bien un thé à la menthe ? Hospitalité purement marocaine. Je m'appelle Abbas. Venez, suivez-moi, nous allons rejoindre la maison.
Je le suivis sans un mot, nous étions dans le jardin le plus merveilleux qui soit, des fleurs de jasmin embaumaient l'espace, cela faisait partie des senteurs qui m'avaient accueillie ici, mais ce qui m'étonnait le plus, c'était cette lumière maintenant si vive, si ensoleillée, alors qu'à mon entrée la clarté presque brumeuse masquait complètement ce jardin féerique.
Abbas était vêtu d'une gandoura blanche immaculée, il était chaussé de babouches blanches, elles aussi, et

son jean dépassait un peu de sa longue robe pour venir gondoler sur ses babouches.
J'entrai à sa suite dans une grande pièce, un salon marocain immense, aux tons bleu et jaune, où deux jeunes femmes en caftan discutaient avec une jeune fille vêtue d'un jean, elle aussi, ventre nu et petit tee-shirt blanc moulant sa jeune poitrine insolente.
La jeune fille était assise à même le sol, jambes allongées et croisées l'une sur l'autre, appuyée à l'une des banquettes qui meublaient la pièce, la tête un peu renversée vers le plafond, dans une position alanguie et sensuelle. Les deux jeunes femmes riaient, l'une servait le thé à la menthe, et l'autre feuilletait une revue française : *Match*.
– Les femmes, je vous présente une inconnue qui s'est introduite ici sous un motif inconnu lui aussi, je ne sais pas son nom, mais elle est sympathique et je l'ai invitée à prendre un thé.
J'étais un peu gênée mais l'ambiance était si conviviale et claire, que j'étais en même temps très heureuse d'être là, et bien reçue.
– Je me présente, mon nom est Francka, je suis en vacances pour quelques jours à Tanger, et j'ai été si séduite par la porte de votre maison, que je suis entrée, et je vous prie de bien vouloir m'excuser, dis-je avec une voix ferme.
Tous les quatre me regardent maintenant avec une extrême attention, la jeune fille a relevé la tête, elle s'est assise toute droite et me dit en riant :
– Eh bien ! merci mademoiselle l'inconnue, il ne se passe jamais rien ici, soyez la bienvenue dans cette

maison, et dans mon cœur, merci d'être là. Je m'appelle Rafia, voici ma mère Saha, et ma tante Zorah. Quant au bel éphèbe qui vous ramène, c'est mon cousin et je l'adore, il s'appelle Abbas, mais le connaissant, il a dû déjà se présenter, non ?
Le temps pour moi, de saluer tout le monde et Rafia ajoute :
– J'ai quatorze ans, je suis parfois insupportable, une rebelle au potentiel énorme, ce qui me rend hors norme dans cette ville et sur l'ensemble du territoire national, voire du Maghreb. Mais je suis très sympathique, et je me mettrais en quatre pour ceux que j'aime, dont j'ai bien l'impression que vous faites déjà partie.
Cela m'a fait rire. Les autres ayant l'habitude des sorties intempestives de Rafia, n'ont rien dit, ils ont continué à vivre comme si de rien n'était. Mais Zorah s'est levée, m'a débarrassée de mon sac et de mon gilet qu'elle a posés plus loin sur une banquette, et elle m'invita à m'installer confortablement tout en me tendant un verre de thé que sa sœur venait de servir en disant :
– Soyez la bienvenue, Francka, êtes-vous espagnole ou française ?
– Ni l'un ni l'autre, je suis portugaise, mais je parle français et espagnol, je fais des études linguistiques, je suis venue à Tanger pour essayer de m'y installer un an. Une année sabbatique en quelque sorte parce que j'ai beaucoup étudié et beaucoup travaillé, j'ai besoin de déconnecter et de me poser quelque part

comme ici où l'on invite l'intruse à prendre le thé, je vous remercie, j'apprécie.
– Vous êtes la bienvenue, réitère Saha en levant son verre de thé à leur rencontre.
Abbas a disparu, Rafia a repris sa pause alanguie, elle ne veut pas de thé et grignote une corne de gazelle d'un air gourmand.

L'après-midi est passé comme un rêve.
C'est vers dix-sept heures que Francka a pris congé de ses hôtes en les remerciant encore.
Au Minzah, son hôtel, elle a rejoint son frère Alexis dont elle n'a pas parlé à ses nouveaux amis, pourquoi ? Elle se le demande, étonnée. Mais Francka n'a pas de réponse. Alexis l'attend dans sa chambre où elle l'appelle, sans lui raconter ce qui lui est arrivé, ni d'où elle vient.
Ils se retrouvent sur la terrasse dans le jardin devant la piscine pour dîner à huit heures, après qu'elle a pris une douche et s'est changée. Alexis ne lui parle pas non plus de son après-midi, et Francka se demande pourquoi ils sont venus ensemble pour des vacances où chacun fait ce qu'il veut, sans forcément mettre l'autre au courant. Il est vrai que c'est ainsi depuis toujours et que les parents se sentent mieux quand ils sont ensemble, ne se doutant pas du tout de ce fait étrange qu'ils ne partagent jamais rien. Mais c'est ainsi. Pourtant le frère et la sœur s'entendent bien, Alexis est l'aîné de cinq ans. Il a trente ans, toutes ses dents, et Francka le soupçonne d'être à voile et à vapeur, ce qui ne lui fait ni chaud, ni

froid. C’est comme ça, point ! Mais peut-être pas, comment savoir ? Lui demander ? Non, trop compliqué. Après tout, c’est son problème, se dit une fois encore Francka, en regardant son frère si élégant dans son costume de toile blanche, qui lui fait aussitôt penser à Abbas dont elle ne dira mot.

L’air est encore frais en ce mois d’avril. C’est le week-end de Pâques et quelques touristes sont là, mais pas nombreux, constate Francka en regardant autour d’eux. À part une table, toutes les autres sont occupées par des Marocains, et Francka préfère. Au fond, elle est venue là pour eux aussi. Elle les observe donc, à ne pas faire, se dit-elle, et fait une touche avec un homme qui la regarde avec insistance. Francka détourne son regard, ferme les yeux et refait mentalement le périple de son entrée dans la famille d’Abbas, leur rencontre, le thé, tout ce qui s’est passé.

C’est la voix d’Alexis qui la tire de sa visualisation.

– Demain je ne serai pas là de la journée, je dois aller à Assilah voir quelqu’un. Mais nous dînerons ensemble comme ce soir, si tu es libre.

– C’est bon, j’ai mon portable, tu as le tien, nous nous retrouverons dans la soirée.

Et Francka a embrassé son frère avant de monter se coucher avant lui, elle est fatiguée par la tension de sa journée.

La baie de Tanger scintille de tous ses feux, la mer bruisse au loin dans la baie qui la retient.

La ville grouille, la chambre est pourtant calme.

Et Francka s’endort après avoir fait sa toilette, sur fond de ciel lapis-lazuli, au clair des étoiles qui promettent dès ce soir un lendemain éclatant de soleil.

J’ai poussé la porte, elle coinçait un peu, le battant était bloqué, et l’autre fermé de l’intérieur.
La porte ouvrait pourtant sur une cour et un jardin d’où me parvenaient des effluves odorants mêlés d’accents de cèdre. La pureté de l’air était si fine et tangible à la fois, que c’était un enchantement. Des froidures de l’hiver que je venais de traverser en Europe, en France, j’avais fui pour me réfugier au soleil, et faire de ces quelques jours ailleurs, un havre de paix et de lumière, mais voilà que cette porte était à demi fermée ou ouverte, et l’on sait bien depuis Musset, qu’une porte doit être ouverte ou fermée. Je me trouvais donc devant une sorte de rébus incompréhensible car c’était bien là, semblait-il, le Centre artisanal que je voulais visiter, mais je ne pouvais y accéder à cause de cette porte.
Au bout d’un moment de conflit ouvert avec ce battant de porte coincé, j’allais me retourner pour rejoindre la rue et continuer ma promenade quand une voix me fit sursauter.
– Vous vous y prenez mal, il faut un peu soulever le battant pour le faire tourner sur ses gonds, attendez, je vais vous aider.
L’homme était grand, brun, la peau basanée, quelques fils d’argent dans la chevelure coupée très

court. Il était sérieux mais une sorte de sourire apparut sur ses lèvres, dévoilant une dentition de loup, c'est du moins ce qui me vint instantanément à l'esprit.

– Je vous remercie, mais je n'ai plus du tout envie de rentrer, je me suis trop battue avec cette porte récalcitrante ! dis-je en me dégageant et me mettant en plein milieu de la petite rue.

– Bon, je n'insiste pas, vous êtes en vacances ?

– Cela se voit tant que ça ? demandai-je amusée.

– Cela se devine un peu, et son sourire se fit étincelant en disant cela.

– Bon, écoutez, je vais rentrer, je vous remercie pour votre aide un peu tardive, je ne veux pas vous déranger, merci.

Et je me dirigeai vers le haut de cette rue de la médina d'un pas rapide qu'il emboîta aussitôt, en se justifiant ainsi :

– Je vous raccompagne, vous êtes sûrement au Minzah ? Le soleil se couche dans quelques minutes, je ne veux pas vous laisser ainsi, vous êtes la bienvenue, et vous ne me dérangez pas du tout. Je flânais, je n'ai rien à faire jusqu'à demain matin huit heures.

J'accélérai le pas, je trouvais ces derniers mots quasi insolents, ou provocateurs, je ne savais plus très bien. Je décidai de ne pas répondre, il voulait me raccompagner, grand bien lui fasse, je n'allais pas entrer dans ce jeu stupide de la séduction hypothétique, et faire de ma journée qui avait bien commencé, une journée banale sous le signe de la drague. L'homme ne disait plus rien, il marchait

maintenant à côté de moi. Il avait l'air magique, dans ce sens où son allure de seigneur tout à fait locale, à mes yeux, faisait le vide autour de moi, et le respect que je lisais dans les yeux que nous croisions, en disait long sur les rapports homme/femme dans ce pays que j'adorais. Je n'avais pas eu droit aux mêmes égards en venant ici tout à l'heure. Nous atteignîmes le Minzah, le hall était vide, et même le concierge qui n'était qu'aimable tout à l'heure, devint soudain plus que courtois, décidément tout cela avait le don de m'énerver, mais je ne dis rien, pris ma clé, et regardant l'homme droit dans les yeux, lui dis :
– Voulez-vous prendre un verre sur la terrasse avec moi ? J'ai soif, et je voudrais vous remercier.
– Avec plaisir, dit-il.
Puis s'adressant en arabe au concierge, il lui dit quelques mots rapides, saisis cinq sur cinq, quoi ? Je n'en avais aucune idée. Nous prîmes un thé à la menthe. Je ne bois jamais d'alcool, lui non plus apparemment. Je n'avais pas envie de parler, ce qu'il comprit et respecta. Il n'y avait pas grand monde sur la terrasse, mais la seule table occupée par des Marocains, le salua avec respect, il leur rendit un salut de loin, discrètement, sans s'arrêter. Et l'on me regarda, là aussi, différemment. Tout cela avait un air de mystère assez succulent et à la fois, cela m'agaçait un peu, moi la rebelle, moi qui avais toujours cherché l'indépendance de manière quasi pathologique. Et ce qui m'étonnait le plus, est la façon dont je vivais cette rencontre, en silence, qu'il respectait, et avec

un certain plaisir. Oui, je me dis que si mes amies me voyaient, elles seraient sûrement très surprises de constater à quel point cet homme avait pris en main les rênes de ma vie pour ces quelques heures passées avec lui.
Nous avons quand même parlé de Tanger, il m'a indiqué des lieux à ne pas manquer, m'a laissé un numéro de téléphone, pas sa carte. Moi, je n'ai rien donné du tout, même pas mon nom, persuadée qu'il saurait dans l'instant qui suivait son départ, absolument tout ce qu'il voudrait savoir sur moi.
Bien sûr, il avait payé quand j'ai voulu signer la note.
Bien sûr, je l'ai remercié encore.
Bien sûr, il me plaisait. Bien sûr, je lui avais plu, et lui plaisais.
Bien sûr nous en sommes restés là, tous deux, d'un commun accord, il devait avoir une femme et des tas d'enfants, je n'avais personne, et il le saurait tôt ou tard. Bien sûr !
Tout cela à cause d'une satanée porte qui m'avait résisté le temps qu'il fallait pour qu'il croise mon chemin.
Ce soir-là, en faisant ma prière, j'ai demandé à Dieu de continuer à faire ce que bon lui semblait par rapport à cet homme croisé, le temps d'un sourire et d'un silence, parce que j'avais vraiment envie depuis quelque temps, d'une épaule masculine, et que celle-ci m'avait semblé pouvoir faire l'affaire.

Quelques jours plus tard, en décollant pour regagner Paris, j'avais dans mon sac, une lettre de lui que je n'avais pas encore ouverte, et je me disais que peut-être étais-je en train de louper le rendez-vous de ma vie, parce que j'avais une tête de mule, et le syndrome de l'indépendance.
Mais je me promis de lire sa lettre à Paris, et d'aviser si le destin me faisait là, à Tanger, une proposition à ne pas refuser.
Ce qui est dommage est que le lecteur n'en saura jamais rien, puisque l'auteur décide pour moi, qu'il clôture ici, cette histoire d'une journée à Tanger…

La porte de verre s'est ouverte toute seule devant Flora qui en a passé le seuil du mur transparent qui contournait l'immeuble pourtant vétuste.
Une petite rue sans grand recul, cette porte semble vraiment être pour Flora qui vient de la franchir, celle d'un autre monde, posée de manière tout anachronique dans ce quartier, à l'entrée de cet immeuble où elle se rend pour un rendez-vous avec un agent immobilier. En effet, Flora cherche dans Tanger, un appartement à louer ou à acheter, elle ne sait pas encore. Il n'y a pas d'accueil dans le hall de l'immeuble, le gardien n'est pas là, sans doute dans la cour que Flora aperçoit par une petite porte entrouverte, une cour avec des fleurs. Des plaques de cuivre indiquent aux visiteurs, les sociétés et les étages.
Flora dédaigne l'ascenseur qui ne lui dit rien du tout, et fait tache avec la porte de verre automatique, qu'elle regarde avant de prendre l'escalier qu'elle vient de trouver comme une grande derrière une autre porte qu'elle a poussée avec détermination.
Deux étages de désert pour arriver au troisième où elle sonne à la porte indiquée par la plaque de cuivre lue dans le hall.
Un long silence. Rien. Flora sonne à nouveau.

C'est un grincement qui la fait se retourner, et le glissement bruyant de la porte de l'ascenseur qui s'ouvre sur une femme voilée. La trentaine, elle sourit à Flora et s'avance pour ouvrir la porte, en disant dans un français agréablement teinté d'accent espagnol :

– Vous devez être Mme Doubis ? Excusez-moi, je suis un peu en retard, mais j'avais une visite à l'extérieur. Vous avez trouvé facilement ?

– Oui, merci. Vous n'êtes pas en retard, c'est moi qui suis un peu en avance.

La femme invite Flora à entrer. Le bureau est moderne, zen, Flora ne s'attendait pas du tout à ce genre de local qui ressemble à la porte de verre de l'immeuble plus qu'à la vétusté de l'immeuble et de l'ascenseur. Depuis son arrivée à Tanger, Flora reçoit ainsi le choc du moderne sur l'ancien, du vétuste sur le flambant neuf, des terrasses de café pleines d'hommes et des femmes modernes vêtues de djellabas ou de jeans, avec la même aisance, la même tolérance à coexister, la même liberté teintée de soumission parfois. Flora est étonnée, elle ne s'imaginait pas un pays arabe aussi divers en son âme même.

Flora est nommée professeur au Lycée français de Tanger, et elle vient pour trois ans au moins lui a-t-on dit. Mais elle se verrait bien finir ici ses jours, après sa retraite, bien qu'elle ait tout le temps pour y penser et y repenser.

La femme voilée a disparu derrière une porte après l'avoir invitée à s'asseoir.

Elle revient toujours voilée mais sans djellaba. Elle porte un jean, un tee-shirt blanc et une petite veste cintrée rouge qu'elle enlève pour rester en tee-shirt à manches longues, elle regarde Flora qui lui sourit pour dire :
– Passons aux choses sérieuses, je me mets à l'aise parce qu'il fait chaud ici. Voulez-vous un thé à la menthe ? Ou autre ?
– Non merci, répond Flora, qui enlève aussi sa veste.
Une porte s'est ouverte, une femme habillée d'une djellaba est entrée avec un plateau et deux verres qu'elle pose en souriant à Flora, sur une table basse au centre du bureau.
Puis Flora et la femme qui l'a accueillie parlent affaires, pour s'entendre sur deux visites d'appartement dans les jours qui viennent. Rendez-vous pris devant Flora avec les propriétaires pour visiter deux appartements avec vue sur la baie de Tanger et sur la mer.
Le tout s'est fait facilement, sans heurt, juste calmement, c'est reposant, se dit Flora qui vient d'avoir affaire à de nombreux changements administratifs à Paris d'où elle vient, et qui n'en peut plus de cette incommunicabilité chronique sévissant de l'autre côté de la Méditerranée.

Dans la rue à nouveau, après avoir passé la porte de verre donnant sur la rue qui n'en revient pas elle non plus de ce design incongru, Flora se dirige doucement vers la baie, le soleil est plus que brillant, l'air est doux et frais à la fois, selon que l'ombre ou la

lumière nimbe le côté de la rue sur le trottoir de laquelle Flora avance, fascinée par ce monde nouveau qu'elle découvre avec un réel plaisir.
Avant de marcher sur le sable comme elle l'a décidé, Flora va prendre un café à l'hôtel Rif, face à la baie, un café avec des gâteaux marocains pour se donner le goût de la ville qu'elle va maintenant habiter. Les deux syllabes de Tanger portent haut le mystère de l'exotisme pour Flora qui relie cette ville à une série de romans policiers qu'elle a lus adolescente, et dont Tanger était le décor parfaitement mystérieux d'un espionnage qui la faisait rêver.
La table à côté de la sienne est occupée par un homme seul avec une petite fille de trois ans à peu près qui, très vite, vient vers Flora pour parler avec elle et lui montrer sa poupée. La petite fille parle arabe, tout doucement, d'une voix câline à l'égard de sa poupée comme de Flora. Le papa, lui, est plongé dans son journal arabe, il n'a pas vu arriver Flora.
Ce n'est qu'après un long moment de dialogue quasi muet avec la petite fille, que Flora éclate de rire sur un mouvement que fait la poupée agitée par l'enfant, que l'homme regarde et découvre sa fille en grande conversation muette avec Flora qui joue avec elle.
– Pardonnez-moi, Madame, dit-il en français, Leïla… continue-t-il en arabe à l'intention de sa fille qui le regarde en faisant la moue et en hochant la tête pour manifester sa désapprobation totale à ce qu'il dit.
– Non, laissez-la, elle ne me gêne pas du tout. Elle est adorable, ne la grondez pas.

À ces mots, la petite fille a grimpé sur les genoux de Flora qui s'en amuse, et le papa s'est levé, mais Flora l'a arrêté d'un geste, il s'est donc rassis, un sourire au coin des lèvres.
La petite fille s'est tournée vers Flora et l'a embrassée pour la remercier, d'un élan si spontané dont seuls les enfants ont le don sacré, ce qui a touché Flora qui continue à jouer avec elle dans cet espace que l'enfant invente par-delà les mots et la langue, quand le cœur est la voie de communication la plus directe qui soit.
Le papa de Leïla a l'air sensible à cette scène qui le touche apparemment aussi.
Quand enfin le moment est venu de partir, Leïla est descendue des genoux de Flora après l'avoir remerciée à sa façon, en lui embrassant la main très fort. Et tous trois se sont séparés, laissant chacun à ses occupations. Mais l'homme a donné sa carte à Flora en lui demandant de passer à son bureau si elle en avait le temps ou le loisir. Flora a remercié, un peu étonnée, en se présentant à son tour sans donner de carte pour autant.
Puis Flora est descendue sur la plage pour marcher pieds nus sur le sable, son rêve depuis si longtemps.
La journée est passée comme un souffle sur les mois d'avenir qui commençaient ici pour Flora, la nuit aussi, ce n'est que le lendemain, en déjeunant au restaurant le Miami, sur la corniche devant la baie, que Flora a repensé à la petite Leïla et à son père. Le poisson dégusté était délicieux, tout allait pour le mieux pour Flora qui avait contacté sa hiérarchie et avait rendez-vous pour la mise au point du pro-

gramme qui l'attendait, bref, pourquoi parfois la vie s'arme-t-elle en nous désarmant parce qu'une petite fille ou autre, a touché votre cœur ?
Est-ce que le destin a quelque chose à voir avec cela ? Le moment et l'humeur sont-ils responsables de ces coups de cœur, de folie parfois ? Qui le saura jamais ? Toujours est-il que ce jour-là, attablée devant la baie de Tanger, seule à sa table, Flora qui n'était que depuis deux jours à Tanger a appelé cet homme qu'elle ne connaissait pas, parce que cette petite Leïla l'avait séduite. Pour quoi d'autre ? Flora ne s'est pas posé de questions, elle a appelé cet inconnu dont la voix chaude a répondu immédiatement par un vocable arabe qu'elle n'a pas compris, mais il l'a reconnue très vite pour lui demander de passer à son bureau dans l'après-midi même, si elle en avait le temps, il a suggéré trois heures et demie.
Flora a payé, s'est baladée, est rentrée à son hôtel pour faire peau neuve sous la douche et s'est rendue à cette adresse figurant sur la carte. Cet homme est avocat.
Il l'a reçue dans son bureau, il n'y avait là qu'une personne à l'accueil, les autres sont en séminaire a-t-il dit.
Flora soudain ne comprend plus pourquoi elle a décidé de venir, pourvu qu'il ne croie pas qu'elle le drague ou réponde à une drague de sa part ! se dit-elle, tout à coup consciente de sa folle imprudence, cet homme est un arabe, un musulman de surcroît, et ce n'est pas du tout la même culture, se dit-elle avec inquiétude.

Mais il ne le croit pas, en fait il a besoin de parler de lui à quelqu'un de sympa, il ne le dit pas, mais c'est ce qu'il fait.
Suit un échange dans lequel il expose sa situation familiale, marié, deux enfants dont la dernière est Leïla. Sa femme est à la maison, elle s'occupe des enfants, elle n'est pas instruite, pas à son niveau, mais c'est plus commode, c'est pour cela qu'il l'a épousée. Je ne peux pas vous la présenter parce que vous ne pourriez pas échanger vraiment, de plus, cela l'inquièterait parce qu'elle s'imaginerait peut-être des choses, se ferait un film et pourrait avoir des grigris pour me débarrasser de vous…
Flora est entre le rire et la gravité. Elle se pose des questions, quand même, sur la sincérité de cet inconnu qui lui balance avec une certaine fougue une situation familiale pour laquelle Flora ne peut rien…
De plus, cet inconnu dont Flora apprend la vie d'un coup d'un seul, ne sait rien d'elle ! Et ne demande rien ! Elle lui dit donc pourquoi elle est là.
– Vous êtes enseignante ? C'est formidable.
Flora ne comprend pas pourquoi il trouve cela formidable ? À moins que ce soit le contraire de ce qu'est sa femme ? Et que cela lui plaise ?
Flora est déçue par cet échange mais l'homme a du charisme, le sait, et en joue en plus du charme qu'il déploie.
Quand Flora se lève, après une heure tout de même, elle ne sait toujours pas ce qui s'est passé là, ni pourquoi elle est venue à la pêche d'elle ne sait quoi.

Alors elle demande des nouvelles de Leïla, elle va bien, apprend-elle. Elle aimerait bien la revoir.
– Mais enfin pourquoi n'êtes-vous pas tout simplement naturel, et ne dites-vous pas à votre femme ce qui s'est passé, c'est-à-dire rien entre nous ? Et bien des choses avec sa fille ? demande Flora.
Il la regarde alors avec stupeur pour répondre :
– Non, vous ne pouvez pas comprendre.
L'entretien se termine sous le regard torve de la jeune femme de l'accueil qui prend Flora pour une cliente.
Une sorte de fin en queue de poisson, en somme. Une incommunicabilité entre un Oriental et une Occidentale. Une différence de culture ?
Non, une sorte de fermeture entre ce qu'est le foyer et ce qui se passe à l'extérieur et dont la femme légitime, non légitimée par son ignorance, ne sait pas grand-chose voire rien.
Une impasse. Un clair-obscur où la lumière vient du mâle et ne peut atteindre la femme destinée à tenir la maison et à faire des enfants. On ne lui demande pas plus, c'est ça peut-être garder le pouvoir ? C'est peut-être ça, effectivement.
Le machisme prend des allures follement dérisoires quand on voit ce que l'homme attend de sa femme ! ou de la femme en général ? Bonne question.
Flora est retournée sur la plage, un peu déçue.
Puis elle est rentrée prendre une douche pour se laver des frustrations d'un autre qui lui collent au cœur, d'autant qu'elle ne reverra sans doute plus Leïla.

La vie à Tanger risque de « swinguer » pour cette parisienne venue là pour enseigner au Lycée français.
Mais finalement, tout passe par l'éducation et les enfants. Et c'est là le capital du futur de l'humanité comme celui d'un pays.
Quand Leïla sera adulte, peut-être les choses auront-elles changé ?
Et peut-être enseignera-t-elle à son père ce que sa mère n'aura pas pu faire hors se taire.
Leïla, l'enfant de l'avenir, comme tous les enfants.
Et Flora est bien décidée à attaquer l'année scolaire de cœur de maître !

La porte était minuscule.

Il est vrai que la petite maison de la poupée Barbie de Fouzia n'était pas très grande, sa grand-mère la lui avait rapportée de Paris, et l'émerveillement de Fouzia était depuis à son comble, la poupée l'avait totalement séduite, de plus, personne ne possédait une aussi jolie poupée à Tanger, de cela Fouzia était absolument convaincue.

La porte était minuscule, elle ouvrait ou se fermait, selon le bon vouloir de Fouzia, sur un cagibi nain où l'on pouvait ranger les vêtements de Barbie, les cintres étaient absolument exquis, tout petits et si jolis, c'était un véritable enchantement. Une sorte de dressing à la taille des jouets que Fouzia ne quittait plus tant elle était séduite par ce cadeau.

Évidemment, toutes ses petites amies lui enviaient cette poupée et sa maison ainsi que les vêtements adorables et élégants voire luxueux qui allaient avec. Toutes, sauf une. En effet, sa meilleure amie, Anita, une espagnole avec laquelle elle jouait beaucoup depuis près de quatre ans parce que la maman d'Anita était une amie de sa maman.

Anita avait, elle aussi, une poupée Barbie, mais elle restait en Espagne chez sa mamie où elle se rendait pour passer toutes ses vacances.

Anita et Fouzia avaient donc une poupée en commun, et tous les sentiments qui vont avec, joie, ravissement du début, de la découverte de ce jouet magicien, puis jouissance d'être la maman d'une poupée aussi jolie, aussi moderne, aussi branchée.
Les deux amies s'entendaient très bien sauf sur un point. Anita avait, elle aussi une maison pour sa poupée, mais pas de cagibi, pas de petite porte qui y menait, rien de tout cela, c'était en fait une maison avec un salon et une chambre tout simplement. Or cette petite porte ouvrant sur le dressing de la Barbie de Fouzia fascinait absolument Anita. Elle avait même demandé à sa maman l'autorisation d'appeler sa grand-mère pour lui demander de lui acheter une autre maison avec cette petite porte qu'elle aimait beaucoup sans trop savoir pourquoi.
Un jour que Fouzia était dans la cuisine avec sa maman pour préparer le goûter qu'elle devait partager avec Anita, cette dernière jouait avec la petite porte, l'ouvrant et la fermant avec un ravissement sans égal. Mais voilà que la petite porte perdit ses gongs et tomba sur le carrelage de la chambre de Fouzia. Perplexe, Anita essaya de réparer ce dégât, mais peine perdue, il n'y eut rien à faire, et quand la maman de Fouzia revint chargée du plateau avec le goûter, sa fille sur ses talons, Anita éclata en sanglots.
Quand Fouzia constata que la petite porte si pratique était cassée, car c'était finalement le cas, son premier mouvement fut de fureur. Puis elle se calma devant

les pleurs inconsolables de sa meilleure amie qui regrettait vraiment ce qui était arrivé par sa faute.
Alors Fouzia consola son amie, elle eut une attitude vraiment étonnante, et lui assura que tout cela n'avait pas d'importance et que finalement, cette porte pouvait bien rester béante jusqu'à ce qu'elle demande à son père s'il pouvait la réparer, les papas servent aussi à cela, n'est-ce pas ? La maman de Fouzia observait sa fille, très fière de sa sagesse. Anita rentra chez elle, sa mère vint la récupérer, personne ne lui dit rien de la triste histoire de la petite porte.
Puis le papa de Fouzia rentra un peu tard car il travaillait beaucoup. Sa fille l'attendait, elle se précipita sur lui pour lui demander s'il pouvait réparer la petite porte de sa maison de poupée, et la mit dans ses mains. Le papa lui promit de faire le nécessaire après dîner, mais il fallait qu'elle aille se coucher, il était trop tard pour elle.

Et ce n'est que le lendemain matin, que Fouzia en se réveillant sauta de son lit pour aller voir sa maison de poupée. Son papa avait fait le nécessaire, la petite porte tournait à nouveau sur ses gonds. Fouzia regarda alors par la fenêtre de sa chambre la baie de Tanger et la mer. Une silhouette angélique apparut au-dessus de la mer et une voix lui murmura : « Tu as bien fait de ne pas en faire toute une histoire, la porte va bien. L'essentiel pour toi était de comprendre que lorsqu'une porte ne peut ni s'ouvrir ni se fermer, lorsqu'elle a perdu ses gonds, seule l'ouver-

ture est importante, c’est elle qu’il faut préserver afin de ne pas la bloquer en l’encombrant d’objets inutiles. »
Fouzia regardait la silhouette angélique dans le lointain, et la proximité de la voix dans son oreille la surprenait. Elle n’osait pas bouger de peur que cette voix disparaisse d’un coup. Mais la voix continua :
« C’est tout comme les sentiments et les pleurs et colères, ils ne servent à rien sinon à boucher l’ouverture du cœur qui doit rester libre. En passant sur ta fureur, en consolant Anita, tu as très bien fait, ton cœur ne s’est encombré de rien d’autre que de considération pour ton amie, et le résultat est que tout est rentré dans l’ordre et que ton amie a été consolée. Le cœur est une porte qui doit rester ouverte. Ne l’oublie jamais, et toutes les portes que tu rencontreras sur ton chemin de vie s’ouvriront dès lors très facilement s’il en est ainsi. »

La voix s’était tue depuis longtemps quand la maman de Fouzia entra dans la chambre de celle-ci, toujours accoudée à la fenêtre, le regard perdu dans la mer par-delà la baie de Tanger.
Depuis ce jour-là, chaque matin, Fouzia regarde par la fenêtre si elle aperçoit la silhouette à la voix si proche, mais jusqu’à ce jour, elle ne l’a plus jamais vue ni entendue.
C’est sans doute parce que le cœur de Fouzia est resté ouvert, en effet ce jour-là, la voix lui a donné la clé de toutes les portes du monde que Fouzia pourra

désormais ouvrir facilement, ce qu’elle ne sait pas encore.

Une porte claque au premier étage, un courant d'air sans doute. Pourtant Stella ne bouge pas. Entend-elle seulement ce claquement énervant somme toute, mais non, absorbée dans la lecture d'un livre, elle ne bronche pas. Et cela énerve prodigieusement sa fille qui soupire de temps en temps d'un air bougon. Stella a bien conscience que sa fille est agacée, elle ressent cet agacement bien plus qu'elle n'entend le bruit de cette porte qui claque sans la déranger réellement. Peut-être d'ailleurs, que l'énervement et l'impatience de sa fille qui écrit son article pour demain, absorbent de Stella l'attention, et de son calme, la tranquillité.
Bientôt la pièce où mère et fille se trouvent devient irrespirable. Il y a une telle tension peuplée par les non-dits, que Stella se réfugie dans son roman, tandis que sa fille tente sans y parvenir, de se concentrer sur son article jusqu'au moment où, d'un bond, elle se lève et monte quatre à quatre les escaliers pour aller fermer cette satanée porte qu'elle fait claquer une bonne fois pour toutes.
La fille descend ensuite l'escalier au ralenti, en regardant sa mère qui ne lève pas les yeux de son bouquin. Il fait frais, le vent s'engouffre par une fenêtre qu'elle va aussi fermer avant de se remettre

au travail pour cet article qui n’avance pas assez à son goût.
La lumière est rebelle aux miroirs qui habillent les murs, elle joue à cache-cache avec les nuages qui la masquent et la découvrent dans les longs rayons du couchant qui envahissent d’une couleur dorée la baie de Tanger qui s’étale au loin dans sa courbe bleu azur.
Stella n’a pas dit un mot depuis des heures maintenant, sa fille non plus, mais depuis le départ du mari de Stella, sa fille, soulagée, ne dit plus grand-chose non plus.
C’est qu’il n’y a plus matière à discorde.
Un beau-père, c’est assez lourd à porter parfois, pour arriver à l’altération de la relation mère/fille. Et Dieu ! que celui-là était lourd ! en plus du vrai pot de colle qu’il était aussi, et Stella savait que sa fille ne le supportait plus, ce qui ne l’avait pas empêcher d’aimer follement cet homme qui était parti voilà trois mois maintenant, on ne sait pas très bien pourquoi.
La fille de Stella l’avait aperçu lundi dernier avec une femme qui avait l’air d’une pute, mais elle n’en avait rien dit à sa mère, de peur de raviver la douleur qui la rongeait malgré tout, pensait-elle.
Mais elle pensait à tort ! En effet Stella avait été soulagée par le départ de ce mari peu loquace qui faisait la tête à sa fille, et elle n’avait jamais compris pourquoi les relations entre eux trois avaient dévié à ce point, tout doucement, insidieusement, jusqu’au

mutisme où tous trois s'étaient enfermés par habitude ou lassitude.
Et la baie de Tanger pendant ce temps, vivait au rythme des rayons de soleil et des couleurs qui la paraient. Stella leva les yeux de son roman pour regarder au loin cette merveille que représentait la mer à ses yeux. Sa fille la regarda et lui sourit.
C'est juste à ce moment-là que la porte au premier recommença à claquer. Drôle de coïncidence vraiment. Les deux femmes avaient compris depuis longtemps que les mots, sans rien expliquer étaient souvent des handicaps à la communication. C'était comme ça.
Stella se leva et monta pour la fermer, elle en profita pour se laver les mains, et téléphoner à Aïcha, sa meilleure amie. Une conversation des plus banales, mais une sorte de besoin de parler soudain, qui avait saisi Stella.
Sa fille en bas, venait de terminer son article. Elle se leva, composa sur son portable le numéro de sa meilleure amie Amina, papotages et rires, juste pour décompresser.
Stella descendait déjà, elle ouvrit la porte de la cuisine et disparut à l'intérieur tandis que sa fille qui venait de raccrocher ouvrit la porte de sa chambre pour aller se laver les mains dans sa salle de bains.
Rien ne bougeait plus dans la maison.
Le silence avait repris possession des lieux.
Puis la fille de Stella sortit de sa chambre et ouvrit la porte de la cuisine pour rejoindre sa mère. Porte qu'elle claqua sans le faire exprès.

Le dîner allait être prêt dans quelques minutes. Toutes les portes closes de la maison, s’accordèrent alors à faire passer le message que tout claquement inutile valait mieux qu’une fermeture intempestive. Parce que la porte qui claque est une porte ouverte qui ne veut pas se fermer. Et c’est tout de même un signe d’ouverture certain, que les humains feraient bien d’entendre. Le message, une fois lancé dans la maison, les portes n’avaient plus qu’à espérer que les rêves des deux femmes en seraient imprégnés.
Les choses, les portes en l’occurrence, ont parfois le sens du signe, ce dernier n’est alors pas un symbole, il n’est que protestation contre des comportements dans lesquels il se pose en toute synchronicité.
Et c’est pourquoi les portes claquent.

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L’œil de cristal
Chronique d’une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L’Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D’ici et D’ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L’émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d’Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n’en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d’un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine

Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d’or
Maîtrise initiatique dans l’incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l’Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L’Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l’Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D’un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d’étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope

Originally written in English

Paddy’s World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya’s Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-010-6

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com